

MYSTÈRE DES LANGUES, MAGIE DES LÉGENDES

Par Alexandre François,
Ethnolinguiste au CNRS

La mission d'Alexandre François lors de l'expédition Lapérouse 2005 était d'interroger la population de Vanikoro en quête du souvenir des marins français. Pour remonter dans le passé de cette culture sans écriture, l'ethnolinguiste s'est immergé dans la communauté mélanésienne, ses langues et sa tradition orale.

Deux populations, quatre langues

Première étape : trouver mes repères. Comprendre qui sont nos interlocuteurs, comment la population de Vanikoro s'organise, à quoi ressemblent les langues qu'on y parle ?

L'image qui frappe d'abord le visiteur est celle de deux populations physiquement différentes. D'un côté, sept cents Mélanésiens, descendants directs des premiers occupants de l'île, présents depuis au moins trois mille ans ; de l'autre, environ trois cents Polynésiens, arrivés de Tikopia bien plus récemment¹¹. En planifiant mes travaux, j'ai gardé pour la fin le tikopien, parler polynésien assez classique et déjà décrit, et décidé d'étudier en priorité les trois langues mélanésiennes, encore mal connues malgré leur originalité et leur intérêt pour comprendre l'histoire de la région. Ces langues étant menacées d'extinction, il y a urgence. La langue principale de Vanikoro, le teanu, est aujourd'hui parlée par les 700 Mélanésiens de l'île — 700 locuteurs, c'est minuscule à l'échelle du monde, mais déjà beaucoup à l'échelle de la mosaïque linguistique qu'est la Mélanésie ; c'est en tout cas suffisant pour permettre à la population de résister encore un peu à la pression de l'anglais, la langue officielle de l'archipel des Salomon. En revanche, les deux autres langues ancestrales de Vanikoro, le lovono et le tanema, ne sont plus parlées aujourd'hui que par quatre et trois individus, d'ailleurs très âgés et disséminés sur l'île. Pour ces deux langues, le compte à rebours est déclenché : on peut déjà prévoir qu'elles auront disparu d'ici quelques années, remplacées par le teanu dominant. L'expédition 2005 arrive donc à point nommé pour en sauver quelques bribes, avant qu'elles ne s'éteignent tout à fait.

Après quelques jours sur l'île et de rapides progrès grâce à l'immersion chez l'habitant, je me fais une première idée de ces trois langues. J'ai beau être habitué au morcellement linguistique de la Mélanésie, je suis stupéfait par l'incroyable différenciation entre ces parlers qui, malgré une grammaire identique, n'ont quasiment aucun vocabulaire en commun. De toute évidence, il ne s'agit pas de trois dialectes, mais de trois langues à part entière, nettement distinctes. Ainsi, la « pirogue » s'appelle *kuo* en teanu, *nawe* en lovono, *goi* en tanema...

Une première surprise m'attend lorsque je compare mes enregistrements avec la brève liste de mots recueillie par l'un de mes prédécesseurs, le naturaliste Gaimard, en 1834. Le nom de la pirogue y est noté *naoue*. Autrement dit, la langue que Gaimard appelait « Vanikoro », et qui devait dominer une bonne partie de l'île à l'époque, n'est autre que le lovono — l'une des deux langues aujourd'hui au bord de l'extinction.

Voilà qui rappelle combien l'histoire évolue vite pour ces petites populations de Mélanésie : au fil des générations, d'anciens villages périclitent et d'autres naissent, des relations nouvelles se tissent entre les chefferies, les ennemis d'antan deviennent les alliés d'aujourd'hui... Si l'histoire moderne de Vanikoro, depuis la fin du XIX^e siècle et la christianisation, a pacifié les insulaires et généralisé l'usage de la langue teanu, la situation était fort différente il y a deux siècles. La tradition orale des Mélanésiens tout comme les récits européens d'avant 1850 rappellent combien l'île fut longtemps divisée en trois tribus rivales, celles de Lovono, de Tanema et de Teanu.

La carte toponymique

Cette ancienne division de Vanikoro ne se retrouve plus guère que dans les noms de lieux qui se sont transmis jusqu'à nos jours. Il m'a fallu plusieurs jours pour établir une carte de l'île qui fût la plus complète possible. Car les cartes officielles dont nous disposons jusqu'alors, si précises fussent-elles dans leurs contours, manquaient cruellement de précision quant aux noms de lieux : villages ayant changé de nom, toponymes mal orthographiés par les cartographes, lieudits oubliés... pour ne rien dire de la fâcheuse habitude des explorateurs du XIX^e siècle d'affubler rivières ou reliefs de noms européens. Il était urgent d'établir une carte toponymique de référence pour l'île, qui prît en compte la dénomination exacte des lieux telle qu'elle a cours chez les habitants eux-mêmes.

Avec l'aide des insulaires les plus savants, j'ai ainsi recueilli 224 toponymes, répartis tout autour de l'île principale Banié. Villages modernes ou anciens, cours d'eau, montagnes, caps, récifs, sites divers...

Un des intérêts de cette enquête géographique fut d'identifier et de localiser avec précision certains des sites mentionnés par les sources du XIX^e. De cette façon, j'ai pu reconnaître dans le nom de « *Pakaré* », ancien village de la côte ouest, le site mystérieux de « *Paucorie* » mentionné par Dillon en 1827 : c'est là, disait-il, que le dernier survivant de l'expédition Lapérouse aurait terminé sa vie. Je n'avais pas encore commencé mon enquête historique proprement dite, que déjà planait sur mes recherches l'ombre du fameux naufrage...

La légende de Lapérouse

Parmi tous les émerveillements que réserve Vanikoro, le plus intense est sans doute de pouvoir y entendre aujourd'hui les Anciens, neuf ou dix générations après les événements de 1788, conter à leurs petits-enfants la légende de Lapérouse. La mémoire des sociétés à tradition orale est décidément impressionnante.

Au fil de mon enquête, chez mes hôtes les plus âgés, ont ressurgi des histoires qu'ils avaient entendues dans leur enfance. Que racontaient ces récits ? Peut-être allaient-ils nous apprendre, comme les archéologues l'espéraient, de nouveaux détails susceptibles d'orienter les fouilles à terre ?

En réalité, l'enquête devait se révéler plus complexe que cela, et il aurait été naïf de prendre au pied de la lettre les récits qu'on me délivrait, comme s'ils se contentaient de relater les faits bruts. L'enquête proprement dite, sur la réalité du naufrage et ses conséquences, n'était concevable qu'aux tout premiers temps, lorsque les témoins étaient encore vivants : c'est là le type d'informations que recueillirent Dillon ou Dumont d'Urville, avec plus ou moins d'exactitude. Mais plusieurs générations plus tard, l'histoire que les Mélanésiens se racontent au coin du feu a changé de nature. Si elle a traversé les siècles et que l'on éprouve encore aujourd'hui le désir de raconter



Pirogue mélanésienne au village de Lalé © Pierre Larue AS.

La légende de Lapérouse - Version du chef Willy Usao

Récit enregistré en langue teanu, le 6 mai 2005, au village de Lovoko

« Autrefois, des navires avaient l'habitude de venir jusqu'ici pour recruter des hommes. Ils les emmenaient travailler vers le Sud, vers Santo. Ils partaient travailler ainsi un certain temps, et au bout d'un an, un autre navire venait à son tour pour recruter d'autres hommes. Parfois, les gens d'ici voyaient partir le navire et, pendant des années, ne le voyaient plus revenir.

Le temps s'écoula ainsi, jusqu'au jour où ce fut le tour d'un grand navigateur, du nom de Lapérouse. Ce dernier naviguait dans une immense pirogue, qu'ici nous appelons "tépakaré" : un bateau à double coque. Cette pirogue double faisait donc voile en direction de notre île, et entra en baie de Païou. En quelques instants, toute la population de l'île fut sur le qui-vive, aussi bien au village de Païou qu'à Tanéma, Lovono, Lalé... Partout, on donnait l'alerte : « Au secours ! Voici venir encore un de ces navires, ils vont encore emmener nos hommes ! Ce bateau-là est vraiment immense ! C'en est fini de nous ! » Et c'est ainsi que l'on commença à accourir de tous les coins de l'île, de la région de Lalé, de Ngama, de Lovono... Les hommes tinrent conseil, et décidèrent d'invoquer leurs divinités. « Ohé ! Mes amis ! Voici encore les Français qui viennent nous enlever nos hommes ! Ils vont encore les kidnapper, et ne jamais les ramener au pays. C'en est fait de notre peuple ! Ô Filissao, dieu des Flèches et des Tornades ! Inflige à ce navire le sort qu'il mérite ! Qu'il se brise, qu'il échoue au pied de cette passe ! Écrase-le, qu'il sombre au fond de l'océan ! »

Soudain s'élevèrent deux tornades : l'une noire, l'autre blanche. Elles surgirent dans le ciel, en même temps, avant de fondre inexorablement sur le navire, qu'elles frappèrent et brisèrent par le milieu, séparant ainsi les deux coques. L'une des deux tornades s'abattit sur la première coque, laquelle s'échoua dans la passe de Ngambé... à l'endroit exact d'où l'on remonte aujourd'hui des objets. L'autre coque partit un peu à la dérive, en s'éloignant vers le large ; et puis elle finit par s'abîmer là-bas, du côté de l'océan. (Enfin, c'est ce que m'a raconté mon grand-père. Je vous relate l'histoire telle qu'il me la racontait.)

Qu'arriva-t-il donc aux marins de ce navire, avec leur capitaine ? Eh bien, Lapérouse, leur grand chef, ainsi que quelques-uns des jeunes gens sous son commandement réussirent à accoster sur la côte de Païou, pour se réfugier dans l'île. Dès leur arrivée, ils cherchèrent un endroit où se cacher, un refuge pour quelque temps. C'est ainsi qu'ils s'établirent dans l'îlot de... comment, déjà ? ah oui ! "Filimoé". Tout en demeurant là, ils se mirent à construire une nouvelle embarcation à Païou, au bord de la rivière Païou. Ils reconstruisaient leur navire comme une pirogue "tépakaré", voyez-vous ? – en tout cas, c'est ce qu'on m'a raconté. Mais ce n'était pas forcément un bateau assez grand pour pouvoir naviguer en haute mer. Lorsqu'ils terminaient leur journée de travail, ils retournaient se réfugier dans leur campement secret, dans l'îlot Filimoé. Et le lendemain, ils repartaient pour travailler à leur embarcation. Tout ce qui concernait leur travail se déroulait à Païou. Cela dura ainsi quelque temps. (...)

Finalement, c'est grâce au fruit de leur travail, cette pirogue de secours, qu'ils purent quitter l'île et prendre la mer. Ils n'abandonnèrent leur embarcation que lorsqu'ils purent monter à bord d'un plus grand navire, et repartir sains et saufs. Personnellement, je n'ai jamais entendu parler d'un ou deux hommes qui seraient restés à Vanikoro. Car s'ils étaient restés, il est évident pour tout le monde, qu'ils se seraient fait massacrer par les habitants...

Voilà, c'est tout. Merci de m'avoir écouté, mon cher. »



Carte toponymique de Vanikoro © Alexandre François.



Mélanésiens de Vanikoro © Mike Hosken AS.

à ses petits-enfants « la légende des Français », c'est qu'elle s'est parée des atours des mythes et du merveilleux, transformée en épopée, dépouillée de détails secondaires et enrichie d'épisodes inédits.

Les récits que j'ai recueillis – parmi lesquels j'ai choisi ici la version du Chef Usao (voir l'encadré p.233) – surprennent quelquefois par leurs entorses avec ce que nous savons, par ailleurs, des événements de 1788. Un regard froidement documentaire parlerait de « contresens historiques », mais il est plus juste d'y voir l'effet d'une adaptation littéraire à l'esprit des légendes mélanésiennes. Ainsi, parce qu'une belle histoire se doit de finir en beauté, certains narrateurs racontent comment les rescapés finirent par regagner, sains et saufs, leur patrie natale – alors qu'ils connurent, on le sait, un plus funeste destin. Autre exemple : les deux navires de Lapérouse, naviguant de conserve, évoquent pour les insulaires les immenses pirogues polynésiennes à double coque, dites *tépakaré* ; de deux navires, l'interprétation locale en a donc fait un seul, que brisera en deux la force de la tempête. Cette tempête, enfin, s'expliquerait par les invocations magiques proférées par les insulaires auprès de Filissao, le dieu des Flèches et des Tornades. Ce que nous voyons comme un malheureux hasard météorologique se trouve ainsi pourvu d'une motivation divine, digne d'une épopée.

Mais au fait, pourquoi les insulaires auraient-ils ainsi lancé contre le navire de Lapérouse les foudres de la guerre ? De peur, disent les conteurs d'aujourd'hui, qu'il ne s'agisse d'un de ces sinistres navires de recrutement qui avaient pris l'habitude de kidnapper les jeunes hommes de l'île, pour les emmener travailler au Queensland ou ailleurs. Pour qui connaît l'histoire du Pacifique, il est clair qu'il s'agit là, à proprement parler, d'un anachronisme – réminiscence de la période du *blackbirding*, qui vit des milliers de jeunes Mélanésiens déportés loin de chez eux durant plusieurs décennies, à la fin du XIX^e siècle, par des recruteurs en quête de main-d'œuvre bon marché. Aucun lien objectif avec le naufrage de 1788. On peut s'étonner d'un tel télescopage entre deux événements séparés de plus d'un siècle. Mais c'est que les récits légendaires ne visent pas la véracité historique : avant tout, ils font ressurgir le passé, en maintenant intacte la force de l'émotion. Or, pour un Vanikorien de l'an 2000, le souvenir le plus violent des relations avec les Blancs, de mémoire d'homme, réside précisément dans cet épisode du *blackbirding*. Rien d'étonnant à ce que, de nos jours, l'épopée de Lapérouse traduise métaphoriquement le choc de cette première rencontre, en faisant référence à la terreur des ancêtres chaque fois que s'approchait de leurs côtes un navire de recrutement. Ce que le récit perd ici en exactitude historique, il le gagne en puissance émotionnelle. Par cette sublimation de l'histoire en mythe, notre légende de Lapérouse a connu la même alchimie qui, de la guerre de Troie, fit naître *L'Illiade* et *L'Odyssée*.

Est-ce à dire que les légendes de Vanikoro ont été tellement métamorphosées qu'elles ont perdu toute valeur pour l'historien ? Pas forcément. Pour peu qu'on sache déceler les indices pertinents derrière le voile de l'imaginaire, il reste possible de formuler des hypothèses historiques. C'est ainsi que le grand archéologue Heinrich Schliemann, en

lisant les descriptions d'Homère entre les lignes, reconnut des lieux bien réels de la Méditerranée, et retrouva la cité perdue de Troie.

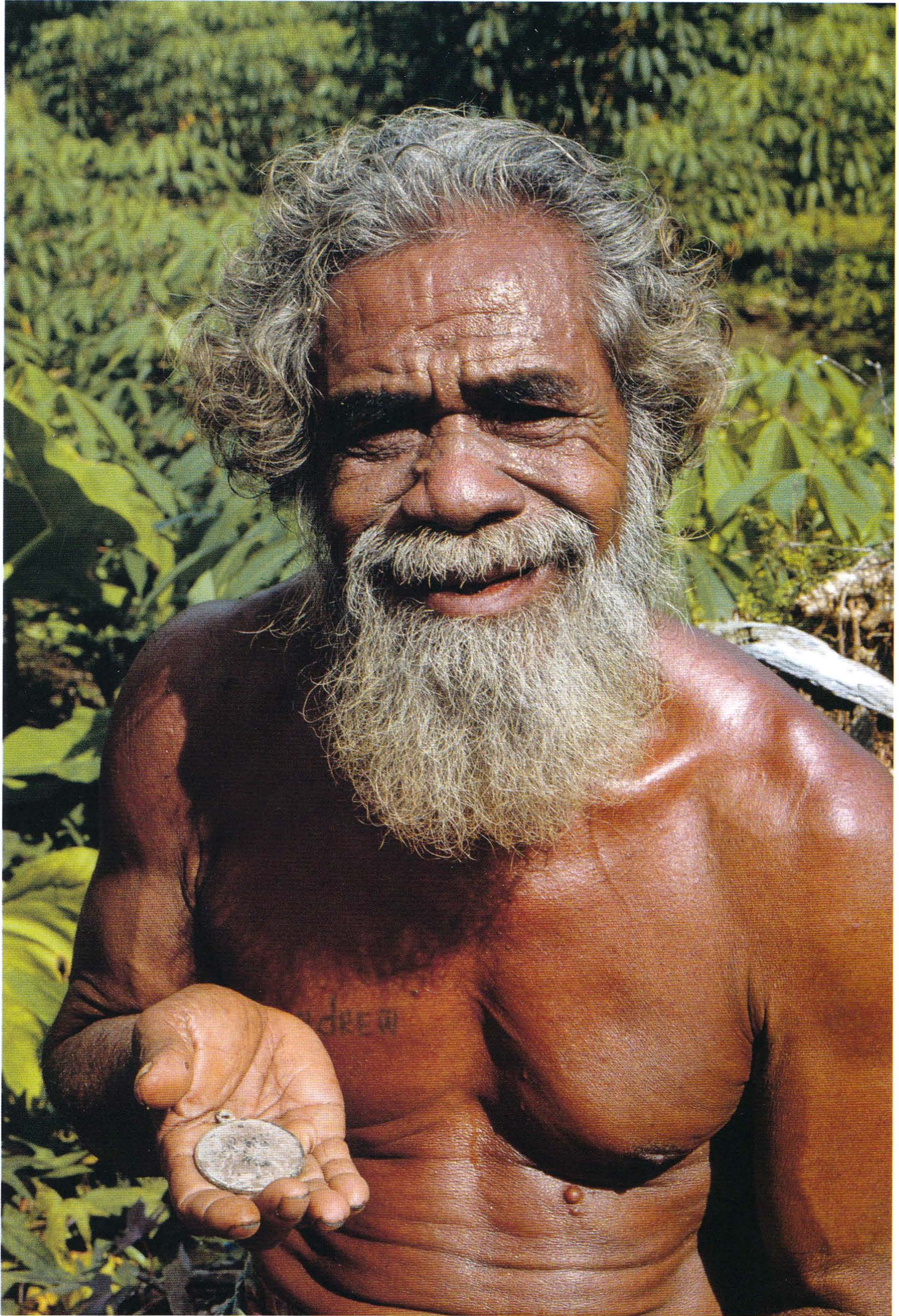
Dans l'enquête qui nous occupe, les légendes que l'on me raconte présentent un paradoxe étonnant. D'un côté, on vient de le voir, elles sont tissées de surnaturel et d'approximations historiques, effets de la reformulation spontanée qui préside à la naissance des épopées. Mais par ailleurs, ces mêmes légendes sont toujours racontées avec la plus grande prudence, comme si le narrateur prenait soin de n'avancer que les éléments dont il est personnellement sûr. C'est qu'on ne plaisante pas avec la tradition orale : pas question d'inventer, à sa guise, des lieux ou des actions dont on n'aurait pas soi-même entendu parler. Bien souvent, mes hôtes ont répondu à mes questions par un humble « Je ne sais pas » – souci de vérité qui souligne, *a contrario*, la fiabilité du reste du récit. Paradoxe universel des légendes historiques : alors que leur trame générale est souvent métamorphosée par l'art de la narration, en revanche les détails factuels, lorsqu'ils existent, ne sont jamais laissés au hasard. Ce sont eux qui méritent toute notre attention.

Prenons ainsi la version du chef Usao. Comme toutes les autres, elle est bâtie sur une trame romanesque, mêlant sorcellerie, mythologie, épilogue heureux... Pourtant, on aurait tort de repousser ce récit du revers de la main, au risque de se priver d'une précieuse source d'informations. Certains détails ne peuvent s'expliquer par une motivation narrative, et reflètent donc vraisemblablement une réalité historique. Ainsi, au-delà de l'image insolite de la pirogue double, il est admirable que la légende ait préservé le souvenir extrêmement précis de deux coques bien distinctes : l'une qui s'échoua dans la passe de Ngambé – c'est le site de la Fausse Passe, où s'encastrent l'*Astrolabe* – et l'autre qui dériva vers le large, avant de finalement s'abîmer dans les flots – c'est la *Boussole*, engloutie dans la Faille. De même, le site de Païou, cité comme le lieu où les rescapés se construisirent une embarcation de secours, correspond bien à l'endroit où Jean-Christophe Galipaud, en 1999, a trouvé les restes d'un chantier. La tradition orale se trouve confirmée par l'archéologie.

Or, le même Usao cite un autre toponyme, qu'aucun récit n'avait mentionné jusqu'à présent : il s'agit de l'îlot de Filimoé, à l'embouchure du fleuve Sauriléméné – une zone que l'équipe n'a pas encore explorée en détail. Cette version nous suggère une hypothèse inédite : celle d'une distinction entre, d'un côté, le chantier naval – situé à Païou – où les rescapés travaillaient le jour, et, de l'autre, le camp proprement dit – localisé à Filimoé – où ils se réfugiaient le soir pour y passer la nuit, et y demeurer. Sans doute s'y sentaient-ils davantage à l'abri des populations locales, comme le suggère Usao lui-même. Le site de Païou, cité par tous les conteurs aujourd'hui, ne serait donc pas le seul port des rescapés, et cette précieuse version nous aiguille vers une seconde piste... Bien sûr, la prudence reste de mise : ce lieu avait-il exactement la fonction que lui prête le récit ? Ne s'agissait-il que d'un camp secondaire, dans lequel, par exemple, seuls quelques-uns des rescapés se seraient réfugiés ? Toujours est-il que cet îlot de Filimoé ne s'est pas retrouvé dans ce récit par hasard. Ici l'argument des distorsions littéraires ne tient pas, car ce toponyme est parfaitement neutre sur le plan psychologique ou narratif. Quand on sait le sérieux attaché à la tradition orale, on imagine mal les raisons qui pousseraient un narrateur à introduire un tel nom de lieu, s'il ne l'avait lui-même entendu cité par ses sources.

Fort de ces réflexions, j'ai contacté sans attendre mon coéquipier Jean-Christophe Galipaud, responsable des fouilles à terre. Par manque de temps et de moyens, l'exploration initiale de l'îlot, menée au cours des tout derniers jours de l'expédition 2005, n'a pas tenu toutes ses promesses. Selon les géophysiciens de l'équipe IRD, le déplacement du tracé littoral au cours de ces deux siècles suggérerait d'élargir les fouilles au-delà de l'îlot contemporain, en explorant des zones aujourd'hui immergées... Voilà qui nécessiterait encore du temps, des moyens techniques, des décisions complexes. Je garde pourtant l'espoir que cette piste, à nouveau explorée dans l'avenir, porte ses fruits. Elle démontrerait que l'analyse linguistique et littéraire peut proposer de nouvelles pistes aux archéologues.

En attendant ce jour où nos disciplines se rejoindront en une belle découverte dont nous rêvons tous encore, mon premier plaisir est d'apprécier ces légendes, en n'y cherchant rien d'autre que ce qu'elles sont aux yeux de mes hôtes mélanésiens. Cette histoire que l'on se raconte le soir, autour du feu, c'est avant tout un moment de magie : celui où les imaginations enjambent les siècles, et se retrouvent à l'époque mystérieuse et lointaine de notre toute première rencontre.



Le vieux chef tikopien, Andrew, raconte la tradition orale et offre à l'Association Salomon un trésor pour lui inestimable : une médaille en bronze provenant du naufrage de Lapérouse © Mike Hosken AS.